

Messieurs le Président & les - N^o. Orléans, le 7 Mars 1807.
membres du Conseil de Ville

Messieurs,

Au moment de quitter les fonctions que le gouvernement de ce Territoire m'a voit déléguées, je ne puis me refuser à la satisfaction de m'entretenir encore une fois avec vous, et de vous exprimer les sentiments dont mon cœur est rempli. Je suis bien loin de me flatter Messieurs que mon administration ait été exempte d'erreurs; Je sais qu'elles sont inséparables de la condition humaine, et qu'une place éminente fait le plus souvent l'ortier d'avantage aux yeux du Public les fautes de celui qui la possède, et l'insuffisance de ses talens. Mais si ces observations générales se trouvent vérifiées relativement à moi, du moins les témoignages que j'ai constamment reçus de votre bienveillance pendant mon exercice, m'assurent ils que dans les circonstances les plus délicates, celles où mon opinion différoit le plus de la votre, vous ne cessiez pas de rendre justice à la droiture de mes intentions. Par une conduite aussi noble, vous offriez à mon hèle l'espèce d'encouragement la plus capable de l'exciter, et vous étendiez en quelque sorte jusqu'à moi la confiance que vous inspiriez à tant de

titus à nos Concitoyens. Si donc j'ai été assez heureux
pour servir utilement la chose publique, j'en étois
principalement redevable à l'appui que vous me prêtiez
et à la sagesse des mesures que vous avez arrêtées.
C'est avec cette persuasion que je vous prie, Messieurs, de
vouloir agréer les témoignages de ma vive gratitude,
et de Compter que si quelque chose peut ajouter
au bonheur qu'une Conscience pure me promet
dans la retraite, c'est l'espoir d'y vivre avec
votre estime.

Je suis respectueusement,

Messieurs, Votre très humble
Obeissant Serviteur,

John Warrington